

gération, et se passant volontiers des ordonnances du médecin, abuse maintenant des toniques et des excitants de toute espèce, comme jadis il abusait des émoullents et de la saignée.

Ces modifications de la santé publique ne sont pas fortuites : elles sont le résultat des profonds changements survenus dans les conditions de l'existence. A la vie paisible, régulière, pondérée qu'on menait autrefois, a succédé une existence accidentée, emportée, fiévreuse.

Notre siècle est le siècle du mouvement accéléré. La modeste diligence, qui chemisait à petites journées sur les routes royales du bon vieux temps, était l'image fidèle de la vie d'alors ; comme le train-éclair, qui fait cent kilomètres à l'heure, est le symbole de notre vie à toute vapeur. Nous sommes dans une effervescence perpétuelle : notre système nerveux demeure dans un état de tension qui ne se relâche jamais.

Ainsi, nous ne vivons pas seulement trop vite, mais encore nous vivons trop. Un homme de nos jours, à peine arrivé à l'âge mûr, n'a pas seulement développé plus d'efforts, accompli plus de travaux, soutenu plus de luttes qu'un vieillard d'autrefois ; plus que lui encore il a goûté des plaisirs, subi des vicissitudes, éprouvé des peines et des chagrins. La vie moderne ressemble à un kaléidoscope : aux ascensions soudaines succèdent de désastreux plongements, et tel qui avait gravi le faite des honneurs ne tarde pas à retomber dans une obscurité profonde. Les fortunes se font et se défont avec une étonnante rapidité ; du jour au lendemain on voit le pauvre devenir riche, le riche retomber dans la misère. Ces contractes heurtés, ce manque de transition entre les phases successives de l'existence, ces brusques passages d'une condition à une autre, sont une nouvelle et puissante

cause de détachement pour le système nerveux, qui n'est pas et ne peut pas être préparé à de telles secousses.

Malgré quelques misères plus profondes et plus noires qu'autrefois, le niveau général du bien-être et du confortable ne s'en est pas moins élevé. Du haut en bas de l'échelle sociale, la vie matérielle est devenue plus facile, plus douce, plus efféminée. Mais l'excès du bien-être amollit ; il aiguise la sensibilité d'une façon malade, et l'organisme devient si impressionnable, que les fonctions physiologiques elles-mêmes ne peuvent plus s'accomplir sans éveiller des malaises douloureux et de réelles souffrances. A notre époque plus qu'à aucune autre, la menstruation, la grossesse, l'accouchement, la lactation, pour ne parler que des fonctions spéciales à la femme, sont devenus autant d'occasions de troubles nerveux, et même de véritables névroses. " Les femmes, disait déjà au siècle dernier jean-Jacques Rousseau, ont cessé d'être mères ; elles ne le seront plus ; elles ne veulent plus l'être." Aujourd'hui, il ajouterait : " elles ne le peuvent plus."

Est-ce à dire que les névroses soient l'apanage exclusif de notre époque, et que nos aïeux aient vécu l'âge d'or du système nerveux ? Ce serait une étrange méprise.

Mais, cependant, quelque fréquentes qu'elles fussent, ces névropathies du temps passé étaient encore exceptionnelles. Elles étaient terribles, mais isolées, ne frappaient que quelques individus, et épargnaient le reste. Tout au contraire, celles du temps présent sont plus bénignes, mais plus répandues ; ce qu'elles ont perdu en violence, elles l'ont gagné en diffusion. Elles se sont tellement infiltrées dans les nerfs des générations actuelles qu'elles ont modifié le tempérament, et que les névropathes s'appellent légion. Aussi parle-t-on